

derniers types de notre vieil esprit national, attaché à la France d'autrefois par ses convictions politiques, comme par ses habitudes de style, et qui, dans la sphère modeste de son talent, a eu l'honneur de laisser presque autant de vers-proverbes que nos plus grands écrivains. En fait de neuf, il n'est plus guère sous le soleil que les choses oubliées ; sans que l'oubli fût positivement venu pour Berchoux, il est probable que la jeune génération actuelle le connaît peu, et la littérature a pris un chemin si différent du sien, qu'on peut presque parler de ses ouvrages comme d'une nouveauté.

Ce n'est pas notre faute s'il faut remonter jusqu'aux morts, s'il faut faire de la littérature rétrospective, pour retrouver un peu de cette gaîté, de cette légèreté aimable qui n'empêchaient nullement nos pères de *penser*, même sans demander à l'Angleterre leur apprentissage en ce grand art. De nos jours, la poésie est si uniformément méditative, contemplative, gémissante, elle fait un tel abus des étoiles, du crépuscule et de l'immensité, qu'il y a vraiment de quoi opérer une réaction en faveur des petits vers de l'autre siècle, ne fût-ce que pour varier un peu.

Et croyez-vous que les poètes légers d'autrefois, les Chaulieu, les Bernis, les Bouillers, fussent après tout si inépuisables ? Quant à Voltaire, envers qui nous n'avons pas besoin de faire nos réserves sous le rapport des doctrines, il est resté le modèle du genre, et presque toutes ses pièces fugitives sont des chefs-d'œuvre de grâce, de bon goût et de finesse. Dorat lui-même, ce mousquetaire qu'on ne cite guère maintenant que par forme de raillerie, Dorat a laissé, dans le recueil de ses productions quinze fois trop nombreuses, de quoi composer un fort joli volume.

Berchoux offre une nuance différente. Né à Saint-Symphorien-en-Lay, non loin de Lyon, en 1760, témoin de la révolution de 93, il imprime à ses vers, au milieu de leur couleur badine, le reflet des sentiments qu'avait excités en lui ce grand bouleversement social. Ces sentiments, il les exprime à sa manière, non pas comme Treneuil, gémissant sur la sacrilège dévastation des tombes royales de Saint Denis, ou comme Delille célébrant dans son beau poème de *la Pitié*, le martyre de tant de saintes victimes. C'est par l'ironie que Berchoux attaque la révolution ; il la voit sous son côté ridicule et absurde, autant et plus que sous son aspect horrible. C'est par l'épigramme qu'il riposte à l'instrument de mort fonctionnant sur les places publiques. Non pas que Berchoux fût de la trempe de Martainville, traduit, à l'âge de seize ou dix-sept ans, devant le tribunal révolutionnaire, et disant au président qui l'appelait de *Martainville* (le de fatal ! ) :

“ Citoyen président, tu es ici pour me *raccourcir*, et non pour me *rallonger*.” Il n'est pas sûr non plus que Berchoux, entendant prononcer sa condamnation à mort, eût demandé, comme l'auteur du *Petit Almanach des grands hommes*, le marquis de Champcenetz, si c'était là de même que dans la garde nationale, ou l'on pouvait se faire remplacer ? Notre auteur rimait bien contre la Terreur pendant son règne sanglant ; mais il en attendit la bienheureuse fin pour mettre ses vers en lumière. Leur publication n'eût pas rétabli la monarchie, et très probablement le poète n'en aurait jamais composé d'autres, car le citoyen Robespierre et ses amis entendaient fort mal la plaisanterie.

Tout inoffensif que fut Berchoux, il paraît que la révolution menaça son existence ; car, ainsi que ses vers nous l'apprennent :

*Il chercha son salut dans ces rangs militaires*

Formés par la terreur, et pourtant VOLONTAIRES.

Mais ses inclinations étaient plutôt civiles que guerrières, et sitôt qu'il le put, le correspondant d'Euphrosine abandonna le fusil et le sac du soldat à qui voudrait conquérir, sur les champs de bataille, des grosses epaulettes, des duchés et des couronnes.

L'ère impériale était une époque tout à fait propice pour Berchoux. Alors, on pouvait se créer une grande réputation avec un petit poème, témoin le *Mérite des Femmes* qui a beaucoup plus contribué à la renommée de Legouvé que ses huit ou dix tragédies. Alors les journaux, que n'envahissaient pas les séances représentatives, avaient place tous les jours pour le feuilleton : une composition de quelques centaines de vers obtenait une demi-douzaine d'articles beaucoup plus facilement que deux gros volumes sur un sujet important n'arrachent maintenant une seule colonne à l'avare publicité. Et puis, au bruit lointain de ces grandes batailles où les hommes tombaient par trente ou quarante mille, mais dont le canon ne retentissait en France que par l'organe des bulletins victorienx, l'épicurisme n'était en faveur. L'*Almanach des Gourmands* florissait sous les auspices de Grimod de la Reynière qui, privé des deux mains, n'en découpait pas moins à merveille, grâce au talent officieux d'un habile mécanicien. On retenait long-temps d'avance, chez le restaurateur Baleine, les voisins du salon où le Caveau Moderne dressait chaque mois son joyeux couvert : c'était à qui entendrait, à travers les fentes d'une cloison. Lavjon et Désaugiers donner le signal des refrains bachiques. Le plus beau dîner laissait à désirer, si des vers et des couplets ne venaient animer le dessert ; et une bonne chanson de table circulait depuis la salle à manger des grands jusqu'au cabaret de la barrière.